

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10, à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours, à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 8 Janvier 1865.

NOUVELLES LOCALES.

Lundi dernier, a eu lieu dans les grands appartements du Palais la réception annoncée, à l'occasion du renouvellement de l'année.

Dès huit heures et demie, une foule élégante et choisie remplissait les magnifiques alons du Palais. On y remarquait S. Exc. le Gouverneur Général, le Conseil d'Etat, le Tribunal Supérieur, les Consuls Etrangers, le Clergé, le Corps des Avocats, les Officiers de la Garde Nationale et des Douanes, les Officiers Français en retraite résidant à Monaco, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers de distinction.

Les dames portaient des toilettes remarquables de bon goût et de fraîcheur.

A neuf heures, LL. AA. SS. le Prince et la Princesse-Mère, accompagnés des Aides-de-Camp, Écuyers, Officiers d'Ordonnance et Dames de Leur Maison, ont fait Leur entrée dans la Salle Grimaldi, après quoi, LL. AA. SS. ont parcouru les rangs de l'assistance, adressant à chacun, avec Leur bienveillance ordinaire, des paroles pleines d'intérêt et de courtoisie.

Les présentations terminées, la salle du buffet a été ouverte et la circulation générale s'est établie à travers les salons et galeries.

A onze heures, LL. AA. SS. ont regagné leurs appartements et chacun s'est retiré, emportant de cette soirée la plus agréable impression.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1^{er} au 31 décembre 1864 est de 3,504

Jeudi prochain, 12 janvier, l'administration du Casino donnera une grande soirée musicale dans laquelle se feront entendre Alard, l'illustre violoniste, professeur au Conservatoire de Paris, M^{me} Benedetina Grosso, du Théâtre Italien de Nice et Seligmann, le fameux violoncelliste.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, M. Alard, le chef de l'école Française a quitté Paris.

Par ces beaux jours que nous traversons, où le soleil, pour me servir de la magnifique parole de la Bible, « parcourt sa carrière en géant, » les crêtes de nos montagnes, nos bois, notre mer revêtent des tons incomparables. Pénétré par les rayons d'une lumière éblouissante, notre cadre immortel se

resserre, se définit, se montre à nous dans sa splendide harmonie, et l'œil se fatigue à découvrir à chaque instant de nouvelles beautés. Notre horizon semble un défi jeté à l'art par la nature. Il est beau comme ceux qui sont devenus dans l'esprit des hommes le type de la suprême beauté, comme ceux tant vantés de l'archipel Ionien ou de la mer de Naples. Méry prétend ne pas trouver de voix pour répondre aux sentiments d'admiration qu'éveillent en lui ces magnifiques paysages et ne veut pas sortir de la profonde rêverie où elles le jettent. Cet enchanteur, dont l'imagination orientale nous a promenés à travers les régions poétiques de l'extrême Orient, se croise les bras et admire. Il admire comme les Phocéens, fondateurs de Monaco, lorsqu'ils virent ce rivage. Permettez-moi de développer la pensée du maître.

Monaco — c'est Méry qui parle — fut fondé avant Marseille. En voici les raisons.

Lorsque les Phocéens abandonnèrent leur patrie réduite en esclavage, ils firent voile vers l'Occident, laissant de côté la mer Adriatique dont la réputation était déjà mauvaise, le Notus, le vent haï des anciens, y régnant en souverain. Ils tournèrent les caps de la Sicile et se reposèrent de leur longue traversée à Naples.

La navigation côtière, la seule que se permissent les anciens, était longue et on sait aujourd'hui que ces migrations de peuples entiers se faisaient lentement, avec de nombreux séjours et des études sur la convenance des pays où ils passaient. Mais Naples fut jugé trop près encore de la patrie maudite; ils remontèrent un peu plus vers le nord et devant nos rivages découpés en anses profondes et sûres, comme ceux de Parthénope, ils s'arrêtèrent, et s'établirent dans ce pays dont les productions et le site leur rappelaient le littoral Ionien. La grande famille, active, laborieuse, aventureuse, se sépara bientôt et Marseille fut fondée.

Horace, dans son ode au peuple Romain, où il le conjure de terminer les guerres civiles qui pourraient amener la perte de Rome s'écrie :

*Phocœorum
Velut profugit exsecrata civitas,
Agros atque Lares proprios, habitanda que fana
Apris reliquit et rapacibus lupis.*

« Un jour nous ferons comme les Phocéens qui s'enfuirent de leur ville vouée à l'anathème, désertant leurs champs, quittant leurs Lares, abandonnant leurs temples privés de leurs Dieux aux sangliers et aux loups voraces.

Plus loin, comme s'il décrivait notre terre, il ajoutait :

Le vaste Océan nous entoure:
Gagnons ces champs, ces champs heureux
Qui, sans que l'homme les labore
Produisent leurs fruits généreux;
Allons aux îles fortunées
Où la vigne libre fleurit,
Le fidèle olivier sourit,
Où naissent les figes aimées.

Du reste, ce n'est pas seulement par les grandes lignes que notre pays devait offrir aux Phocéens un souvenir de la patrie perdue. Il est sous nos oliviers de ces habitations qui font rêver au palais d'Ulysse décrit par Homère. Pour ces fils de la lumière, pour ces idolâtres de la forme et de la couleur, notre terre devint une autre patrie et certainement Monaco fut la première colonie Phocéenne.

AUGUSTE MARCADE.

Nous ne pouvons nous faire une idée, à Monaco, de la violence de l'hiver, cette année. Un pays qui se glorifie de sa température et de ses produits, que sa position à l'extrême frontière méridionale de la France semble protéger contre les atteintes du froid, le Languedoc, vient d'être couvert de neige pendant plusieurs jours. Ce qu'on ne croirait possible que dans les pays du Nord, a été vu près du littoral méditerranéen: des trains ont été arrêtés par les neiges! Chose singulière, la zone du midi a eu seule le privilège de ce froid rigoureux. Une lettre de Narbonne annonce qu'il y a eu quelques personnes mortes de froid. Mgr l'Archevêque d'Avignon se trouvait dans le train arrêté par l'ouragan et a eu les pieds gelés; il a souffert avec une résignation exemplaire les rigueurs de la nuit du 26 au 27 décembre dans le train, sans pouvoir en sortir, et plusieurs employés l'ont porté à la gare de Lézignan plus mort que vif.

A cette heure, les communications sont rouvertes, mais que de dégâts le dégel subit a causés sur la ligne des chemins de fer du Midi!

CHRONIQUE PARISIENNE.

Paris, 5 Janvier 1865.

Cette année, le jour de l'An a pris à Paris une physionomie plus animée encore que de coutume. — Le commerce, un peu endormi, s'est ravivé avec une grande énergie à l'arrivée des premiers froids. Dès lors, le mouvement des étrennes a pris une tour-

nure des plus favorables. On porte au chiffre formidable de soixante millions, ce qui se débite chaque année, à Paris, en fait de jouets d'enfants. Pour la seule solennité du jour de l'An, ce sera la moitié de cette somme. — La double rangée de baraques qui s'étend sur les boulevards, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille, donne du pain à trois mille familles. Entre autres objets, les livres *illustrés* se sont vendus autant à Paris que par voie de commission. — Il s'en sera débité pour près de 500,000 francs, somme énorme, et qui nous fait voir que l'esprit littéraire se réveille en France.

Dans son dernier numéro, le *Correspondant* donne quelques fragments des lettres écrites de 1829 à 1864 par un grand artiste mort l'année dernière, par Hippolyte Flandrin. Rien de plus simple, rien de plus touchant non plus. Ce peintre, qui devait être un jour un portraitiste si remarquable, a commencé comme presque tous les hommes de la vaillante génération de 1830, par la misère, par l'étude, par la sobriété et par le travail. En réalité, cette correspondance est une autobiographie. Ce qui y domine, c'est un profond amour de la famille. « Mon cher papa, ma chère maman, » ces mots qu'on ne dit presque plus et que le matérialisme du temps a presque ridiculisés, reviennent à chaque instant dans ces épîtres de l'artiste avec les protestations de la tendresse la plus noble. Nos sybarites, s'ils les lisaient, verraient comment Hippolyte Flandrin avécut pendant près de quatre années avec seize sous par jour et ce régime ne l'empêchait pas d'avoir les meilleures places des concours et d'être le premier prix de Rome; mais il lui faisait une loi sévère de la solitude, de l'économie, de la méditation, de l'éloignement des mœurs qui fanent si vite la jeunesse moderne et l'empêchent de mûrir. De 1830 à 1833, Paris était une fournaise où bouillonnaient toutes les passions politiques, littéraires et artistiques. Le jeune peintre, si retiré qu'il vécut dans sa mansarde de la rue Mazarine, pouvait-il ne pas se laisser toucher par cette vivifiante contagion ?

Sorti des classes populaires, il les défendait, mais surtout par sa vie et il les a illustrées par ses succès. En dehors de ces faits, la politique le touchait fort peu. L'art avait tout son cœur. On peut ne pas aimer l'école *ingrisme* qui était la sienne, mais il est impossible de ne pas tenir le disciple pour un peintre de très-haute taille. Les peintures murales de l'église de Saint-Germain-des-Prés, sauf quelque tache, méritent l'attention de quiconque aime à penser. En ce qui concerne le grand art du portrait, où si peu réussissent, il n'aura pas eu d'égal. Le portrait de la *Jeune fille à l'ailette* et celui du Prince Napoléon étaient dans l'art moderne comme le fait d'une révélation. Hélas! la mode, qui n'a jamais rien de téméraire et qui devient la très-humble servante du succès une fois qu'il est décidé, la mode voulait à la fin, mais trop tard, que les gens riches et de bon ton fissent faire leur portrait par Hippolyte Flandrin. Dans les derniers temps, l'artiste, trop pressé, montrait à ceux qui se présentaient chez lui une longue liste et disait : « Tenez, voyez, j'ai pour trois ans de portraits à faire. » Et l'on sait, que désormais on couvrait d'or ses toiles. Mais la mort n'a pas voulu qu'il allât plus loin; elle l'a frappé à Rome même, lieu de ses études, quand il était dans la force de l'âge et dans la plénitude du talent.

Plus on va, plus Paris aime à entendre parler. On ne se contente pas seulement des Conférences, on court aussi au sermon. Voilà un signe qui nous

dit que l'esprit public se réveille. A Notre-Dame, le père Hyacinthe voit jusqu'à trois mille auditeurs se suspendre à ses lèvres. Qu'est-ce que le père Hyacinthe? Un religieux de l'ordre du Carmel. En chaire, l'orateur sacré a belle apparence. Qu'on imagine un homme de haute taille, osseux, yeux vifs, front élevé, tête intelligente. La voix est d'un bon timbre. Ceux des discours qu'il a fait entendre ont eu pour objet de combattre les diverses doctrines philosophiques qui battent en ce moment en brèche l'antique citadelle du catholicisme. N'étant ni un extatique, ni un néophyte trop assujéti à la vieille discipline ecclésiastique, il ne redoute pas, au besoin, de faire ou d'avoir l'air de faire de la critique religieuse. Au besoin, il prendrait des allures de libre-penseur, notamment lorsqu'il dit que la raison a été le précurseur de la foi et de la révélation. Très-peu hardi, au fond, il a néanmoins assez d'audace pour attaquer de front les rationalistes, les athées, les panthéistes et les déistes. A ce sujet, on lui a entendu répéter l'aphorisme du chancelier Bacon : « Un peu de science éloigne de la religion; beaucoup de science y ramène. » Au demeurant, sa parole, trempée dans la prose de St-Augustin, est bien faite pour émouvoir un auditoire de femmes du monde, d'artistes et d'oisifs. Ce qu'il faut noter encore, c'est que, poussé, peut-être à son insu, par les doctrines et par les rêves d'un siècle tout démocratique, il parle des pauvres avec un accent qui rappelle l'époque des agapes des premiers chrétiens. A ce sujet, on raconte qu'un chanoine mondain, peut-être même rompu aux vanités aristocratiques, faisant allusion tout à la fois et à la rudesse de son costume et à la moralité d'un de ces Discours, aurait dit au carme-déchaux : « Ah! mon père, je savais bien qu'un religieux de votre ordre devait marcher pieds-nus, mais j'ignorais qu'il pût parler en sansculotte. » — Le mot est-il vrai ou supposé? Je l'ai vu voltiger dans la causerie parisienne, et je l'ai recueilli, afin d'en enrichir ma correspondance. — Tout ce qui précède, au reste, expliquera suffisamment le succès qui entoure le père Hyacinthe. — Les jours où le père prononce un de ses sermons, le parvis de Notre-Dame est encombré d'élegants attelages, ornés de couronnes armoriées. Dans la grande nef, les femmes à la mode et les plus riches toilettes prouvent que la parole sainte a surtout beaucoup d'écho dans les hautes régions sociales. Au si un sacristain de l'endroit, voyant, l'autre soir, ce brillant public sortir de la basilique, s'écriait sur le ton d'un orgueil mal déguisé : « — Est-ce qu'on ne dirait pas assister à la sortie de l'Opéra? »

CHRONIQUE BELGE.

Bruxelles, le 2 janvier, 1865.

A la fin de l'année, chacun fait ses comptes, et l'homme politique même, ne se soustrait pas à cette habitude générale. Il examine ce qu'il a fait, ce qu'il aurait pu faire et médite des projets pour l'avenir. Que de réformes il y a encore à réaliser dans mon cher pays! Dix mille familles sont vexées ou ruinées chaque année par la détestable loterie militaire; notre armée de cent mille hommes nous impose des charges écrasantes et inutiles; nous subissons plusieurs impôts qui ne seraient tolérés dans aucun pays libre; notre centralisation gouvernementale a atteint des proportions étouffantes pour la liberté et la prospérité des citoyens; notre régime électoral est usé par la corruption et le privilège; il est grand temps que la volonté nationale se fasse jour enfin dans les régions du pouvoir et que l'on gouverne en vue de la patrie plutôt

que dans les intérêts de parti. Voilà le souhait que forme tout vrai patriote au commencement de cette année.

C'est le 16 décembre dernier qu'a eu lieu l'inauguration du monument érigé à la mémoire des Comtes d'Egmond et de Hornes, sur notre Grande Place, en face de la *Maison du Roi*, dite le *Broad-huis*. Ce monument dû à M. Fraikin, qui est sans contredit un des sculpteurs les plus distingués de la Belgique, a obtenu un bien grand et bien légitime succès. L'idée de nos édiles de placer un monument au seuil du *Broad-huis* a été vertement blâmée. On les a traités à cette occasion d'épiciers vandales et, à vrai dire, ils le méritaient. Grâce à l'admirable talent de M. Fraikin, la faute qu'ils ont commise a été heureusement réparée. La *Maison du Roi* a reçu quelques habiles restaurations qui lui ont rendu en partie son style d'autrefois et aussi les Comtes d'Egmond et de Hornes font bonne figure sur notre admirable forum.

M. Fraikin a heureusement choisi l'instant où les Comtes d'Egmond et de Hornes, les deux héros de Gravelines et de St-Quentin, marchaient au supplice.

On sait qu'ils furent condamnés arbitrairement par sentence du duc d'Albe, et exécutés le 5 juin 1568, sur la place de l'Hôtel-de-ville, à l'endroit même où le monument est érigé.

Les relations historiques constatent qu'au moment où le Comte d'Egmond fut conduit au supplice, il tenait à la main un mouchoir et saluait du geste les anciens compagnons d'armes qu'il rencontrait; il était coiffé d'un chapeau orné de plumes; il portait un pourpoint dont il avait lui-même coupé le collet, avant de quitter la prison, et une robe de damas cramoisi, au-dessus de laquelle il avait jeté son manteau. — Le manteau se détacha des épaules du Comte, et ainsi l'ingénieux artiste est parvenu à vaincre une grande difficulté, résultant du vide occasionné par l'écartement des jambes.

Ces mêmes relations enseignent que le Comte de Hornes tenait à la main une toque milanaise qu'il serrait avec fermeté. L'expression de sa physionomie et l'attitude tout entière de cette belle figure révèlent la fureur concentrée qui dominait le courageux Comte en allant à la mort pour prix des services rendus à la patrie. Dans l'attitude d'Egmond, il y a peut-être plus de calme et de résignation, mais un peu moins de fierté que dans celle de Hornes.

Représenter groupées les figures d'Egmond et de Hornes, c'est une licence sans doute, car ce dernier a été exécuté une heure après d'Egmond, mais les liens de famille autant que tous les actes de leur existence, et surtout leur mort, ont rendu ces deux victimes de Philippe II inséparables dans la pensée d'un monument consacré à leur mémoire.

Les deux statues représentent, sous les traits de ces héros, martyrs des espagnols, le type militaire de l'époque. Pour l'une de ces statues, il a donc paru rationnel d'emprunter le costume de la cavalerie légère commandée par le Comte d'Egmond, et pour l'autre, celui de la grosse cavalerie à la tête de laquelle était placé le Comte de Hornes.

La société « *la libre pensée* » vient de protester dans ses journaux et dans des affiches qui attirent la foule aux coins des rues, contre la lettre de M. le vicomte de Conway, intendant de la liste civile, dont votre correspondant parisien a déjà occupé vos lecteurs. Il est des choses, voyez-vous, qu'on ne remue pas impunément!

Il est certain que le Roi a fait beaucoup d'honneur à cette secte du libre examen en appelant sur elle l'attention publique. Tout le monde sait maintenant qu'il y a en Belgique des gens qui pensent librement et qui se passent du prêtre, quel que soit le culte auquel ils appartiennent.

Il y a eu, ces jours derniers, une grande réunion des délégués de toutes les sociétés fédérées de la Belgique. On parle même d'un grand *meeting* qui aurait lieu dans les premiers jours de janvier. On m'assure que tous les

membres indistinctement des deux loges maçonniques de Bruxelles se sont fait présenter comme membres de « *la libre pensée* », en signe de protestation contre la lettre de l'intendant de la liste civile au doyen de l'Eglise de Ste Gudule, qui préside comme vous savez, la Société de Ste Barbe, fondée pour procurer les enterrements religieux, et à laquelle S. M. le Roi avait envoyé un don de 1000 francs.

J'ai une bonne nouvelle pour vos lecteurs. On vient de combler à Bruxelles une véritable lacune. Les malades de passage dans notre ville, venant du Midi et allant en Allemagne, étaient obligés d'interrompre le traitement hydrothérapique commencé ailleurs. Désormais, il n'en sera plus ainsi. Il vient de se fonder un Institut hydrothérapique qui sera bientôt connu partout. Il n'a rien à envier aux établissements les plus complets de ce genre qui existent. On m'a assuré que M. Fleury, un des hydrothérapeutes français les plus distingués, y avait en traitement quelques malades qu'il a ramenés de Schwalheim. Vous savez que M. Fleury, qui a habité Monaco autrefois, passe maintenant ses hivers à Bruxelles.

L'hydrothérapie a définitivement pris rang parmi les moyens les plus héroïques de l'arsenal pharmaceutique. Mieux étudiée et plus connue encore, elle ne peut manquer de devenir un jour, le moyen de guérison auquel on aura recours de préférence surtout dans les maladies chroniques.

Le Théâtre de la Monnaie a trouvé une bonne veine et M. Méry doit être heureux de l'accueil qu'a rencontré « *Boucharde d'Avesnes* ». L'habile *maestro* n'a pas non plus à se plaindre des interprètes de son ouvrage, ni de la direction, qui lui a prodigué une mise en scène splendide.

L'île des amours est un ballet ravissant. Il a réussi, brillamment et bruyamment: on a applaudi des pas ingénieusement dessinés, des ballabiles d'ensemble pleins de mouvement; on a applaudi et acclamé d'enthousiasme une danseuse italienne, M^{lle} Laurati, qui est bien ce que vous pouvez imaginer de plus jeune, de plus mignon, de plus gracieux, de plus varié et de plus complet dans vos souvenirs ou dans vos rêves chorégraphiques. Si « tout Bruxelles » n'accompagne pas *Vasco de Gama* (le héros de l'*Africaine*, rien que cela) dans ses voyages à la découverte de l'*île des amours*, il faut désespérer de la renaissance du ballet à la Monnaie, et arracher cette corde aux violons grincheux qui chantent l'éternelle complainte des doléances et des reproches.

J'ajouterai que l'*île des amours* encadre des costumes superbes dans des décors pleins d'effet, et qu'un escadron de danseuses peuple ses horizons « faits à souhait pour le plaisir des yeux » dirait Fénelon; si bien que les oreilles ne songent même pas à écouter la musique de M. Pinto, Maître de Chapelle de S. M. le Roi de Portugal, musique dont je ne puis rien dire, par conséquent, mais que nous avons pu subir sans douleur: voilà qui devient rare, par les partitions extravagantes qui courent et gambadent sur les pupitres des maîtres de ballet.

Le Cirque de M. Loisset, au Théâtre des Boulevards, détourne un peu, depuis quelque jours, la clientèle habituelle des petits théâtres. On y voit vraiment des choses qui dépassent l'imagination.

Il existe, dans un faubourg de Bruxelles, un modeste local qui ne renferme aucun luxe de décoration. C'est une salle toute mignonne, élégante, bien éclairée, qui s'ouvre quatre fois par semaine à un public choisi. Quoique le Roi lui-même ait daigné la visiter, elle ne porte pas le titre de *royale*, mais elle s'abrite sous le nom du plus grand génie comique qui ait jamais existé. J'ai nommé le *Théâtre Molière*. Depuis quelque temps, son directeur, M. Gilles Nasa, dont le talent ne serait pas déplacé sur une scène parisienne, a entrepris de passer en revue les plus charmants ouvrages de

l'ancien répertoire, tant dans l'intérêt des auditeurs, que de ses artistes. L'idée qui est excellente, lui a parfaitement réussi et donne salle comble à chaque représentation.

L'autre soir, on y jouait *Bruno le fleur*, qui date de l'époque où Achard attirait la foule au Palais-Royal, et le *Docteur Robin*, dans lequel Bouffé et Léontine Fay remplirent les premiers rôles au Gymnase, en 1842.

Les concerts se suivent de près. On danse beaucoup dans les salons particuliers et, bientôt, auront lieu les bals masqués, parés et travestis. Ainsi va le monde, on recherche les plaisirs, on tâche de s'étourdir jusqu'à ce que vienne le moment où il faut mettre le pied dans la barque de Caron.

GEORGES HENRI.

VARIÉTÉS.

LE JOUR DE L'AN EN CHINE.

C'est sur la lune que s'évalue l'année chinoise; aussi en résulte-t-il que, bien que cette année soit de douze mois, le compte des jours ne donne jamais un résultat exact, ce qui oblige les Chinois à combler le déficit en ajoutant à la fin de l'année un certain nombre de fêtes, et en comptant un treizième mois dans les années qui suivent chaque période de dix-neuf ans.

Il n'existe peut-être pas de peuple qui ait moins de fêtes que les Chinois; la principale, et presque la seule époque de réjouissance universelle, est le nouvel an. C'est alors, on peut le dire, que tout l'empire est hors de lui, ou peut s'en faut.

A l'approche de la nouvelle lune, lorsque le soleil atteint le quinzième degré du Verseau (le commencement de l'année civile des Chinois), toutes les administrations sont fermées dix jours à l'avance, et les mandarins serrent leurs sceaux jusqu'au vingtième jour de la première lune. Cette suspension du pouvoir produit parfois des désordres, à cause de la faculté qu'ont alors les particuliers de régler leurs comptes, conformément à d'anciennes coutumes. Il est censé que toutes les affaires pendantes doivent être arrangées de concert et à la satisfaction des parties. Riches et pauvres abandonnent tout pour ne plus songer qu'à fréquenter les temples, les spectacles et à faire bonne chère.

Le soir du dernier jour de l'année, tout le monde veille jusqu'à minuit. A cette heure commence un interminable vacarme de pétards, de fusées et de feux de joie. La consommation des pièces d'artifice est si prodigieuse que l'air devient chargé de nitre. Depuis minuit jusqu'à l'aurore, chaque habitant exécute les rites sacrés ou prépare sa maison pour la solennité du premier jour du nouvel an. Dès le matin, une foule immense assiège les temples.

Soon-Nin est le nom des solennités du jour de l'an; on les fête aux quatre coins de la ville, dans quatre temples. A l'approche du jour de fête de chacun de ces temples on construit dans leur voisinage de grands théâtres en bambous, sur lesquels sont ensuite représentées des pièces en l'honneur de la divinité du temple.

Chaque maison se fournit alors de lanternes neuves; on colle du papier rouge à sa porte ou à celui de ses angles où sont placés les pénates; l'ameublement est renouvelé et la famille se pare de ses plus beaux habits.

Cette dernière coutume est obligatoire, car un Chinois se croirait voué à la pauvreté pour toute l'année, s'il n'avait été bien vêtu le jour de l'an; aussi emploie-t-il tous les moyens en son pouvoir pour observer cette coutume, au point de dérober les habits qu'il ne serait pas en état de s'acheter.

D'après la loi, les fêtes du jour de l'an doivent durer dix jours; mais souvent on les prolonge du double.

La première journée se nomme Kay-Yat (le jour des oiseaux); elle est destinée à rappeler que les volatiles sont une des nourritures de l'homme. On s'abstient de viande, et les rigoristes observent un jeûne sévère.

Deuxième journée, Kou-Yat (le jour des chiens); les Chinois vénèrent tellement les chiens, qu'ils ont des ouvriers spécialement chargés de leur fabriquer des cerceaux; ils croient qu'un de leurs sages fut préservé d'assassinat par un de ces animaux, qui dévora l'assassin, et pourtant, par une singulière inconséquence, les Chinois mangent de la chair de chien.

Troisième journée, Chen-Yat (le jour des porcs). — Les Chinois vénèrent la mémoire d'un de ces animaux qui sauva de l'incendie un manuscrit précieux. Pendant ce jour, on s'abstient de la chair de porc.

Quatrième journée, Yaonk-Kat (le jour des brebis). — Ce jour est consacré à Pun-Kvon-Yénga, berger qui vécut pauvre, ne se nourrissant que de légumes et

n'ayant pour vêtement que l'écorce des arbres, mais qui enseigna tout le parti que l'on pouvait tirer de la toison des brebis.

Cinquième journée, New-Yat (le jour des vaches). — Un de ces animaux allaita un jeune enfant dont les parents avaient péri, et qui, devenu mandarin, lui éleva un temple. A cause de cela, beaucoup de Chinois s'abstiennent entièrement de la chair de bœuf; d'autres y renoncent à l'âge de quarante ans, sans quoi ils croiraient leur salut compromis.

Sixième journée, Ma-Yat (le jour des chevaux). — Cette fête a été instituée afin d'inspirer au peuple de la considération pour cet utile quadrupède.

A l'homme est consacré le septième jour, Yen-Yat. Pon-Tso, qui apprit aux Chinois à se nourrir de riz, de blé et de viande, est la divinité de cette journée.

Pon-Tso est aussi la divinité du huitième jour, Ko-Yat (le jour des grains), parce qu'il enseigna le premier que l'on pouvait utiliser les grains et s'en nourrir. Il préside encore au neuvième jour.

Mo-Yat (le jour du lin), parce qu'il apprit aux hommes à filer le lin et à s'en servir.

Le dixième jour est consacré à l'Être suprême. Les cartes de visite sont connues en Chine de temps immémorial. Les Chinois se font, le premier de l'an, des visites et des présents, et ils s'envoient de grandes cartes de félicitations représentant les trois principales félicités dont, selon eux, les hommes puissent jouir sur la terre, savoir: un héritier, un emploi public (ou de l'avancement) et une longue vie.

Ces trois souhaits sont indiqués par les figures d'un enfant, d'un mandarin et d'un vieillard accompagné d'une cigogne, emblème de la longévité. Ces cartes sont imprimées sur papier de Chine collé sur papier rouge. Les caractères en tête signifient: « Que votre bonheur soit florissant! » ou autre formule de ce genre, et ceux tracés sur le côté: « Moi (ici le nom honorifique de celui qui envoie), je vous salue jusqu'à terre. Vivez à jamais! »

AUGUSTE MARCADE, Rédacteur-Gérant.

CASINO DE MONACO.

Dimanche 8 Janvier

CONCERT

Sous la Direction de

M. LUSSET LUCAS

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

PROGRAMME.

Marche	FAUST.
Ouverture d'Anna Bolena	DONIZETTI.
Romance de Martha	FLOTOW.
Mazurka	ZIEHRER.
Fragment de I Lombardi	VERDI.
Ouverture de Stratonice	MÉHUL.
Carnaval, valse	STRAUSS de Vienne
Galop	LUMBYE.

8 HEURES DU SOIR.

SOLISTES. . . MM. DELPECH, cornet à piston.
OUDSHOORN, violoncelliste.

PREMIÈRE PARTIE.

Marche du Tanhäuser	R. WAGNER.
Ouverture du Cheval de Bronze	AUBER.
Air de Robert le Diable exécuté par M. Delpech	MEYERBEER.
Valse de Kroll	LUMBYE.

DEUXIÈME PARTIE.

Fest-Ouverture	LEUTNER.
Andante de la Symphonie en ut mineur	BEETHOVEN.
Canzone napolitana exécutée par M. Oudshoorn	BORGHINI.
Final	STRAUSS de Vienne

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 31 Décembre 1864 au 6 janvier 1865.

NICE. b. v. Bull-Dog, c. Flury,	en lest
ID. b. v. Palmaria, c. Imbert,	id.
ID. b. St-Louis, c. Arrigo,	en lest.
ID. b. Conception, c. Massaferrò	m. d.
ID. b. St-Joseph, c. Brigliano	id.
ID. b. Conception, c. Mar'ero	id.

NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Flury, m. d.
 MENTON. b. *Aigle Impérial*, c. Palmaro, en le t
 FINALE. b. *Conception*, c. Saccone, cha bon
 CANNES. b. *Rose Emilie*, c. Dozol, m. d.
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 MARSEILLE. b. *Beatrice*, c. Questa, cha bon
 ID. b. *Vittoria*, c. Pierracini, m. d.
 ST-TROPEZ. b. *S-André*, c. Tissonne, vin
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Flury, m. d.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 ID. b. *Napoléon III*, c. Clugny, m. d.
 MARSEILLE. b. *Volonté de Dieu*, c. Giacopini, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 ID. b. v. *Bull-Dog*, c. Flury, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 CETTE. b. *Louis Désiré*, c. Fontana, vin

Départs du 31 Décembre 1864 au 6 janvier 1865.

NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Flury, en lest
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 BORDIGHIERA. b. *St-Louis*, c. Arigo, id.
 FINALD. b. *Conception*, c. Massafarro, m. d.
 ARMA. b. *St Josph*, c. Bregliano, id.
 FINALE. b. *Conception*, c. Mantero, id.
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Flury, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 STE-MAXIME. b. *Aigle Impérial*, c. Palmaro, id.
 MENTON. b. *Conception*, c. Saccone, charbon
 CANNES. b. *Rose Emilie*, c. Dozol, en lest
 SPEZIA. b. *Beatrice*, c. Questa, charbon
 GÈNES. b. *Vittoria*, c. Pierracini, m. d.
 SAVONE. b. *S-André*, c. Tissonne, vin
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Flury, en lest
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 MENTON. b. *Napoléon III*, c. Clugny, m. d.
 CIVITAVECCHIA. b. *Volonté de Dieu*, c. Giacopini, id.
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Flury, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest

1200 DÉPÔTS A PARIS
 Dans toutes les villes de France
 Chez les principaux Commerçants

CHOCOLAT
 DU
Planteur

VÉRITABLE
CHOCOLAT DE SANTÉ
 1^{re} Qualité : 2 fr. le demi-kil.

VENTE AU COMMERCE ET EXPÉDITIONS
 M. PONTILLON, Entrepoteur
 R. de Rivoli, 152
 A PARIS

PATE ET SIROP
 DE
BERTHÉ
 A LA CODÉINE

Préconisés par tous les médecins contre les Rhumes, la Grippe et toutes les Irritations de Poitrine.

AVIS
 Des contrefaçons blâmables excitées par le succès du Sirop et de la Pâte de Berthé, nous obligent à rappeler que ces produits si justement renommés, ne se livrent qu'en boîtes et en flacons portant la signature ci-contre.

Berthé
 Pharmacia Lauriat des hôpitaux.

151, rue Saint-Honoré, A LA PHARMACIE DU LOUVRE; et dans toutes les pharmacies.

Blanchissage & Raccornodage à neuf de Dentelles
 Rue de l'Église, 5, Monaco.

CORRESPONDANCE ENTRE NICE ET MONACO

Durée de la traversée : 1 heure. SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR. SAISON D'HIVER 1864-65.

Bulletin Météorologique du 1^{er} au 7 janvier 1865.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
1 janvier	9	11	13	beau	nul.
2	9	10	11	id.	id.
3	8	10	10 5/10	id.	id.
4	9	11	13	id.	id.
5	10	12	13	id.	id.
6	10	12	12	id.	id.
7	11	12	12	id.	vent.

Les esprits de betteraves, de grains et de pomme de terre employés trop souvent dans la fabrication des liqueurs, ont parfois des effets nuisibles; il est donc important de rappeler que la base spiritueuse de la *Liqueur des Bénédictins de Fécamp* est exclusivement composée d'eaux-de-vie de cognac des premiers crus.

Nous avons accordé une mention spéciale à cette bien-faisante et agréable liqueur, et nous sommes heureux de constater que le public nous a suivis dans notre appréciation. Entrepôt général, 19, rue Vivienne, Paris. (C).

La *Monographie des Hémorrhôides*, par le docteur LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. 1 vol. in-8°, prix: 4 fr. en timbres, 14, rue de l'Échiquier, Paris. Consultat. Affranch. 26-4

DÉPARTS DE NICE :		DÉPARTS DE MONACO :	
1 ^{er} départ 11 h. du matin	(<i>Bull-Dog</i>)	1 ^{er} départ 9 h. du matin	(<i>Palmaria</i>)
2 ^{me} id. 1 h. du soir	(<i>Palmaria</i>)	2 ^{me} id. 1 h. du soir	(<i>Bull-Dog</i>)
3 ^{me} id. 4 h. "	(<i>Bull-Dog</i>)	3 ^{me} id. 3 h. "	(<i>Palmaria</i>)
4 ^{me} id. 6 h. "	(<i>Palmaria</i>)	4 ^{me} id. 10 h. 1/2	(<i>Bull-Dog</i>)

PRIX DE LA TRAVERSEE (EMBARQUEMENT ET DÉBARQUEMENT COMPRIS):

Sur le BULL-DOG 2 fr.; — sur la PALMARIA 1 fr. 50 cent.

Les Billets de passage sont délivrés au bureau de l'Agence situé sur le Port.

Des omnibus spéciaux partant du quai du Pont-Neuf, à côté du Café de l'Univers sont affectés à desservir chaque Départ et chaque Arrivée des bateaux.

SERVICE EN VOITURES

DÉPART CHAQUE JOUR : { DE NICE, à 10 heures du matin.
 { DE MONACO, à 8 id.

Le bureau des voitures est situé quai du Pont-Neuf, à côté du Café de l'Univers.

CORRESPONDANCE ENTRE MONACO & MENTON

DEUX DÉPARTS CHAQUE JOUR { De Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. de l'après-midi.
 EN VOITURE : { De Menton à 11 id. et à 5 h. id.

Prix de la place : 2 Francs. — Bureau à Menton aux Messageries Impériales.

Saison d'Hiver BAINS DE MER DE MONACO Saison d'Hiver 1864-65

NOUVELLE SOCIÉTÉ.

BAINS CHAUDS & BAINS FROIDS.

Grand et vaste Etablissement de Bains de mer : plage sablonneuse pareille à celle de Trouville.

Les Bains de la Méditerranée conviennent particulièrement aux personnes nerveuses et aux tempéraments affaiblis qui supportent difficilement les bains de l'Océan.

Le magnifique Casino, élevé aux bords de la mer, présente un panorama merveilleux d'où l'on embrasse la mer sur une étendue de 300 lieues de développement.

Le Casino, ouvert pendant toute l'année, offre aux familles étrangères les mêmes distractions et agréments que les Bains d'Allemagne: Hombourg, Ems, Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE, DE BILLARD ET DE BAL.
 CONCERT CHAQUE JOUR, l'après-midi et le soir, dans la grande salle de bal.



Hôtels, Villas et maisons meublées : prix modérés. — Station télégraphique. Le GRAND HOTEL DE PARIS, s'élève à la gauche du CASINO. Cet Hôtel, situé à proximité du Casino est organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — Cuisine française. — Service à la carte. — Table d'Hôte à 5 heures. On se rend de PARIS à MONACO en 24 h.; — de LYON, en 15 h.; — de MARSEILLE, en 8 h., par le chemin de fer de la Méditerranée en passant par Nice. — Trajet de Nice à Monaco en 1 h., par un service permanent de bateaux à vapeur.